

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 27 (1882)
Heft: 12

Artikel: Metz et places fortes françaises
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-335954>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

3° D'une vallée sur un versant opposé; la profondeur du terrain dangereux réel est réduite.

4° *D'une vallée sur un plateau;* la profondeur du terrain dangereux est augmentée. Ces considérations prouvent que le tir de bas en haut a pour effet d'allonger plus souvent les surfaces de réception des coups, que le tir de haut en bas, sans que cela veuille dire cependant que le second sera toujours supérieur au premier.

Nous croyons qu'avec ce petit bagage de notions théoriques agrémentées de quelques séances de tir en terrain varié et beaucoup de séances d'estimation des distances, tout officier sera en mesure de diriger à un moment donné des feux de cette espèce. Cela ne veut pas dire qu'il faille laisser de côté la partie technique du sujet et nous serions les premiers à applaudir la création d'une école supérieure de tir où l'on appellerait chaque année un certain nombre d'officiers supérieurs et au moins un officier subalterne par bataillon. Cette école, surtout pratique, n'aurait pas besoin d'être de longue durée et ferait plus pour former notre cadre d'officiers à la nouvelle tactique que tout ce qui a été fait jusqu'à présent.

Nous voici à la fin de notre modeste travail; il ne nous reste plus qu'à souhaiter que malgré son imperfection et son peu d'étendue, il arrive au but que nous nous sommes proposés en le commençant.

Quant à ceux de nos camarades qui voudraient entrer plus à fond dans le sujet, nous leur recommanderons de lire attentivement les intéressants articles de la *Revue militaire de l'étranger* sur l'instruction allemande sur le tir commentée. » Ces articles leur en apprendront plus que tout ce qui a paru jusqu'à ce jour sur la question.

Genève, 10 novembre 1882.

A. BASTARD, 1^{er} lieut. Bataillon 41.

METZ ET PLACES FORTES FRANÇAISES

Sur ce sujet plusieurs feuilles militaires et politiques françaises reproduisent, d'après les journaux militaires d'Allemagne, d'instructives indications. Elles annoncent entr'autres que le dernier ouvrage de fortification entrepris par les Prussiens dans les environs de Metz est terminé depuis quelques jours.

« Cet ouvrage, disent ces feuilles françaises, s'appelle le fort Hindersin ; c'est le plus septentrional des forts, près la ferme Saint-Eloy, rive gauche de la Moselle. Sa construction, décidée en 1874, a été commencée au printemps de 1879. Il est destiné à servir d'appui pour les sorties de la garnison de Metz et de soutien aux deux forts voisins de Woippy et de Saint-Julien. Enfin il commande la vaste plaine qui s'étend entre la Moselle et la ligne ferrée de Metz à Thionville. C'est dans cette plaine que fut livré, le 27 septembre 1870, le brillant mais inutile combat de Ladonchamps.

» Le nombre des forts dont se compose l'enceinte actuelle et définitive de Metz, s'élève à neuf, quatre sur la rive droite de la Moselle, et cinq sur la rive gauche.

» Le plus important et le plus puissant de ces forts est le fort du prince Frédéric-Charles (fort Saint-Quentin), situé sur une haute colline, à l'ouest de Metz, du côté de la France.

» Cet ouvrage, construit par les Français, était presque achevé en 1870, et aurait pu rendre de grands services, si l'on avait voulu s'en servir, dans les batailles qui se livrèrent de ce côté les 16 et 18 août.

» Il est construit, en effet, sur le point culminant du pays et domine de quelques mètres le plateau de Gravelotte, qu'il peut balayer de son artillerie. Les Allemands l'ont considérablement augmenté, et en ont fait une véritable forteresse pouvant contenir une garnison de 3000 hommes.

» Cette partie du pays, autrefois si riante et si gaie, avec ses mamelons couverts de vignes ou de bois touffus et ses plaines verdoyantes, a presque complètement changé d'aspect depuis douze ans. Le fort Saint-Quentin, qu'on aperçoit des hauteurs de Pont-à-Mousson, n'offre plus au regard qu'un sommet dénudé où le vert mat des vignobles est semé de toutes parts d'immenses taches blanchâtres des murailles et des excavations.

» Un peu plus loin, même spectacle désolé. On a déboisé toute une colline pour construire le fort Mannstein, un peu en avant du fort Saint-Quentin. Plus loin encore, les forts de Plappeville (fort Alvensleben) et de Woippy (fort Kameke), construits plus au Nord, au milieu des vignes et des jardins qui faisait autrefois la pittoresque réputation de ce coin des environs de Metz.

» A droite enfin, le petit fort Saint-Eloy (fort Hindersin) qui vient d'être achevé. Ces trois derniers forts commandent le côté Nord-Ouest jusqu'à Saint-Privat-la-Montagne où eut lieu le gros de la bataille du 18 août.

» Les forts dont nous venons de parler sont situés sur la rive gauche de la Moselle. Les ouvrages de la rive droite sont, en partant du Nord : le fort Saint-Julien (fort Manteuffel) qui commence la vallée de la Moselle et la route de Thionville ; le petit fort des Bordes (fort

Zastrow), construit sur la route de Sarrelouis, non loin du champ de bataille de Borny ; le fort de Queulen (fort Gœben), dont les canons peuvent balayer, au Sud, la rive gauche de la Moselle ; enfin le fort Saint-Privat (fort prince de Wurtemberg), construit par les Français et achevé par les Allemands qui commande la jonction des vallées de la Moselle et de la Salle.

» Avec sa ceinture de forts, Metz forme aujourd’hui un vaste camp retranché de près de 30 kilomètres de tour ; ce camp comprend, outre la ville, une quinzaine de riches villages et un grand nombre de fermes et de maisons isolées.

» La place et comme la tête de pont de la nouvelle frontière. Elle se trouve à l’intersection de toutes les lignes stratégiques de cette partie de l’empire allemand et communique directement avec Coblenz, Mayence, Strasbourg et les places importantes de l’intérieur. Elle est enfin la grande forteresse offensive et défensive de l’Allemagne contre la France. »

Il est sérieusement question, paraît-il, au ministère de la guerre de Paris, de compléter le système de défense de la nouvelle frontière du Nord-Est en créant à Mézières un vaste camp retranché sur le modèle de ceux de Verdun, Toul et Epinal, et en ajoutant, ça et là, des forts avancés, comme sur la frontière suisse.

C'est en effet vers Mézières, et non à Nancy, comme on l'a prétendu, dit la *France*, à propos de la fameuse querelle survenue entre le général Seré de Rivière et le général Farre, alors ministre de la guerre, que se trouve le point faible de la ligne de la Meuse.

« Nous possédons sur l’extrême frontière du Nord-est, entre Verdun et les places du département du Nord, cinq forteresses sans ouvrages détachés, qui, dans les conditions actuelles de la guerre, sont à peu près inutiles. Ces forteresses sont : Longwy, à quelques kilomètres de la frontière, Montmédy, Mézières, Rocroi et Givet.

Sedan, on le sait, est aujourd’hui complètement démantelée, l’expérience de 1870 ayant suffisamment démontré le danger d’une place forte construite dans l’immense entonnoir au fond duquel s’élève la vieille cité de Turenne.

Les cinq forteresses que nous venons de citer forment, depuis Longwy, situé en face d’Arlon, jusqu’à Givet, en face de Namur, un demi-arc de cercle qui enserrre l’extrémité Sud-Ouest des deux Luxembourg. Il est donc important de mettre cette partie de notre frontière à l’abri d’un coup de main, dans le cas fort possible où l’ennemi, violant la neutralité de la Hollande et de la Belgique, traverserait les deux provinces pour se porter sur Mézières.

Longwy occupe une situation particulièrement favorable. Bâtie à l’extrémité du plateau ardennais, sur un rocher abrupte d’où on domine jusqu’à perte de vue la vallée de la Chiers, et d’où l’on

aperçoit le clocher d'Arlon et les premiers villages du grand-duché, elle forme comme un immense phare sur cette partie de la frontière. Le génie militaire a encore ajouté à cette situation privilégiée en construisant autour de la place des ouvrages formidables.

Mais cette place est située trop près de la frontière pour qu'il soit possible d'en faire autre chose qu'un poste d'avant-garde qui protège à la fois Verdun au Sud et Mézières à l'Ouest.

Montmédy, comme Longwy, est située sur un rocher qui domine les hauteurs environnantes et peut, comme elle l'a vaillamment prouvé en 1870, faire une belle défense ; mais, contre un ennemi muni de grosse artillerie, cette place est nécessairement vouée à la destruction.

Rocroi et Givet sont situées dans cette langue de terre qui s'avance en Belgique et que les traités de 1815 nous ont laissée en nous enlevant les villes voisines de Philipeville et de Mariembourg. Ces deux places, construites comme les précédentes sur des rochers, n'exercent plus qu'une action très indirecte sur la frontière d'entre Sambre et Meuse. Ce sont de simples postes d'avant-garde.

Mézières est la seule place de la région qui comporte un système défensif d'ensemble. Elle occupe une position très importante à l'extrémité de la ligne de la Meuse où elle garde l'embranchement des voies ferrées de Verdun, Montmédy, Namur, Hirson et Reims, c'est-à-dire les communications du réseau du Nord avec celui de l'Est.

Ce point est un des plus menacés ; et pourtant, entre Mézières et Verdun, il n'existe aucun ouvrage fortifié, bien que la Meuse présente, dans cette partie de son cours, de nombreux points faibles.

Le fleuve est peu large, et il est impossible à la défense de disposer ses troupes sur les terrains montagneux de la rive gauche, de telle façon qu'elles pussent déboucher en temps utile et en nombre suffisant aux points de passage choisis par l'ennemi.

En outre, comme le fait remarquer un ouvrage allemand, publié il y a quelques années : *Considérations sur les défenses naturelles et artificielles de la France*, il débouche dans la vallée de la Meuse, à Dun, à Sivry, à Consenvoye, etc., un certain nombre de petites vallées qui permettent à l'ennemi d'arriver sur le fleuve presque à couvert et de laisser le défenseur dans l'incertitude du point choisi pour le passage.

Ces considérations ont frappé le génie militaire et décidé la formation d'un vaste camp retranché avec Mézières pour base. Un premier fort a été construit du côté de Sedan, au sud-est, et une batterie établie au sud, sur le plateau situé au confluent de la Vence et de la Meuse. D'autres ouvrages seront élevés sur d'autres points. En attendant, la garnison de Mézières va être doublée et recevra de la cavalerie.

Ces travaux compléteront ainsi le système général de défense de

la nouvelle frontière, depuis Belfort jusqu'à Mézières, et, par Mézières, jusqu'à Dunkerque. »

RECRUTEMENT DE 1883.

Les différentes opérations du recrutement pour 1883 dans la II^e division (Fribourg, Jura-Bernois et Neuchâtel) ont donné les résultats suivants :

1^o VISITE SANITAIRE.

A) Recrues.

	Nombre d'hommes.	Aptes au service.	0/0 des aptes.	AJOURNÉS		Impropres au service.
				à 1 an.	à 2 ans.	
Fribourg . . .	1239	596	48,1	86	96	461
Berne (Jura) . . .	1191	657	55,1	122	45	367
Neuchâtel . . .	1262	612	48,4	184	44	422
Total de la division.	3692	1865	50,5	392	185	1250

La proportion des recrues aptes au service actif était en 1881 du 48,7 % soit 1736 hommes sur 3561 présents (Fribourg 544 = 44,6 %; Berne 549 = 50,7 %; Neuchâtel 643 = 50,1 %) et en 1880 du 40,2 % soit 1476 hommes sur 3671 présents (Fribourg 443 = 36 %; Berne 500 = 42,8 %; Neuchâtel 533 = 42,8 %).

Il y a ainsi en 1882 augmentation de 129 (1,8 %) sur 1881 et de 389 (10,3 %) sur 1880.

Les plaintes sur la diminution de l'aptitude au service ne touchent donc pas la II^e division.

B) Hommes incorporés.

825 militaires déjà incorporés dans l'élite et la landwehr (dont 13 non encore instruits) ont demandé leur réforme ou ont été renvoyés devant la Commission par les médecins de corps ou de place. Leur visite a donné les résultats ci-après :

	Chiffre examiné.	Maintenus au service.	DISPENSÉS		Réformés.
			pour quelque temps.	pour 1 an.	
Fribourg . . .	212	65	3	24	120
Berne . . .	314	69	—	78	167
Neuchâtel . . .	299	72	1	72	154
	825	206	4	174	441